

Les arbres sont immobiles, comme écrasés par la chaleur, leurs feuilles poussiéreuses pendent un peu. Ils ont soif, il faut arroser, elle n'a pas le courage pour le moment d'aller brancher le système automatique. Elle entre dans le jardin, va s'asseoir sur un banc pour fumer. Le petit dauphin crachote son jet d'eau, mince bruit cristallin. L'après-midi tire à sa fin, le jardin est dans l'ombre des murs, les martinets commencent leur ronde en piaillant à toute vitesse.

Elle s'allonge sur le banc et finit sa cigarette en regardant le ciel imperturbablement pur, dont le bleu clair vire au plus profond, à travers le feuillage léger du lilas. Elle sent de loin le parfum des roses, largement épanouies. Elle ne pense à rien de précis. Elle se laisse envahir d'images, elle revoit des visages, elle entend des voix. Quelle horrible année vient de se finir ! Elle sort le netsuke de sa poche, il ne la quitte plus, c'est comme un talisman. Elle ne se lasse pas d'admirer la finesse de la sculpture, la précision des plis de la robe du moine, son sourire un peu goguenard, elle le caresse du bout du doigt.

Elle s'endort. Ce soir, c'est le lycée qui veille sur elle.

31 août

Suzanne et Daniel sont si concentrés sur leurs ordinateurs qu'ils sont tout surpris lorsque la porte s'ouvre. C'est Jean-Yves. Ils lèvent les yeux de leurs écrans et le voient marquer un temps. Il découvre l'ampleur et la luminosité de la pièce, bien différente en cela de la petite salle sombre où s'entassaient encore livres et gens l'année précédente. En face de lui quelques fenêtres donnent sur la frondaison des tilleuls qui bordent la rue du même nom. À sa droite, les bureaux des deux documentalistes, pour l'heure entourés de piles de journaux et de revues encore sous blisters, de cartons de livres. Les quatre murs sont équipés de rayonnages jusqu'au plafond, y compris entre les fenêtres. Le reste de la pièce est occupé par de vastes tables de bois clair, pour le moment couvertes de piles de manuels scolaires, rangés par matière et par niveau, si nombreux qu'il a fallu en mettre par terre. Des chaises au cadre de métal rouge sont entassées dans un coin.

Suzanne le hèle :

« Ah, bonjour Jean-Yves, comment vas-tu, bonnes vacances ? »
Presque en même temps, Daniel le salue, ajoutant :

« Tu sais que la rentrée des profs, c'est demain ? T'as pas un peu d'avance ? Tu comptes faire du zèle ? »

« Bonjour, bonjour, ! » fait Jean-Yves en s'avançant. Il va serrer la main de Daniel, fait la bise à Suzanne qui s'est levée.

« Oui, reprend-il en souriant, très bonnes vacances. Et oui, je sais que la rentrée c'est demain seulement !

— L'Italie, c'est ça ?

— Oui, la Toscane...

— Ah, magnifiques paysages – et très bons vins » ajoute Daniel.

« Sans parler de quelques œuvres d'art, oui ! »

Ils s'attardent un moment sur le sujet. Suzanne a visité sa famille à Hossegor ; Jean-Yves imagine la plage avec les enfants, les lectures sous le parasol. Suzanne est très discrète sur sa vie privée. Daniel n'est guère plus précis : il est allé au festival d'Avignon comme tous les ans, car il est fou de théâtre, puis il a séjourné à la campagne chez sa mère, Jean-Yves croit que c'est en Dordogne, il a oublié.

« J'ai lu et j'ai regardé les nuages... » résume Daniel.

« Moi aussi je rentre de la campagne, » dit Jean-Yves. « On a bien avancé les travaux.

— Ça prend tournure, alors ?

— Le gros œuvre est fini, on y retourne ce week-end pour l'installation du chauffage central. »

Jean-Yves et Irène ont acheté une petite maison au bord de la Marne, dans un grand désir de calme et de jardin. Depuis le printemps, ils y vont dès qu'ils le peuvent. Ils ont arraché des papiers peints, refait des peintures, se sont rendu compte qu'il valait mieux revoir toute la plomberie et l'électricité... Et ils ont commencé à aménager le pré en pente douce qui se finit à la rivière, pour en faire le jardin de leurs rêves. Jean-Yves a tout de même réussi à convaincre sa femme de partir une dizaine de jours à Lucques, ils ont vu Florence et Sienne, c'est de cela qu'il préfère parler aux collègues.

On est le 31 août, il fait beau et déjà chaud, même si on n'est qu'en début de matinée. Le soleil donne dans la pièce, filtré par les feuillages, et il dessine des ombres dansantes. Jean-Yves se sent comme quand il était enfant : pas vraiment content de retourner à l'école, mais satisfait de retrouver ses amis. Il ressent même comme un soulagement à se retrouver au lycée, il chasse ce sentiment gênant.

Regardant à nouveau les rayonnages, il dit :

« C'est presque vide encore, vous allez avoir du travail pour tout ranger ! »

Suzanne rit.

« C'est la seule chose terminée au contraire. On a profité du déménagement..

— On a jeté tout plein de cochonneries, dit Daniel.

— C'est vrai, on a bien désherbé, » termine doucement Suzanne. « Entre ça et le fait que nous avons plus de mètres de rayonnages, ça fait vide.

— Mais tout de même, vous êtes drôlement mieux installés, ici », dit Jean-Yves. Et s'avançant dans une flaque de soleil, il ajoute :

« Il va vous falloir des rideaux.

— C'est prévu, Escudé les a promis pour la semaine prochaine. Mais pour l'instant, c'est bien, le soleil, ça fait encore vacances ! »

L'année précédente, le centre de documentation, que tout le monde au lycée appelle CDI, était encore installé au rez-de-chaussée dans une petite salle sombre. À la fondation de l'établissement à la fin du XVIII^e siècle, la seule bibliothèque prévue ne concernait que les professeurs, au premier étage, vénérable salle lambrissée, pleine de vieux ouvrages reliés. Au fil du temps, quand la nécessité d'une bibliothèque pour les élèves était apparue, on avait bricolé quelque chose dans une salle de classe, en y mettant des étagères. C'était si petit qu'un seul poste informatique avait pu y être installé, alors que Jean-Yves voit maintenant, un peu cachée par les tas de manuels, une rangée d'ordinateurs au fond de la salle. Suzanne lui montre des cartons de livres près du bureau :

« Sers-toi si tu veux, lui dit-elle. Ce sont les ouvrages qui partent au rebut. On va d'abord les proposer au don. »

Jean-Yves s'agenouille et commence à les regarder, un peu distraitemment. Avisant les piles de journaux :

« Et ça ? demande-t-il.

— Ça, c'est le bulletinage de rentrée, mon ami, répond Daniel. On essaie de prendre un peu d'avance. La semaine prochaine on distribue les manuels, on n'aura de temps pour rien d'autre. Et puis on a reçu des dotations exceptionnelles, d'après Escudé, on pourra s'occuper de vos listes de courses.

— Ah. J'en parlerai à mes copines d'histoire des arts. On a combien ?

— Par matière je ne sais pas, mais on parle de plusieurs milliers d'euros. Il va les imputer sur la ligne des crédits pédagogiques, et il faudra tout dépenser avant fin octobre, sinon ce sera perdu, ce serait dommage...

— Et pour l'anniversaire ?

— Ça, je ne sais pas, demande à Mme Marin. À moins que Paul ne soit porteur de nouvelles ? » ajoute Daniel brusquement en voyant entrer un jeune homme. Celui-ci vient serrer la main des deux hommes, fait la bise à Suzanne.

« Quelles nouvelles suis-je censé apporter ? » dit Paul.

« On voulait savoir si on a des sous pour les Journées du Patrimoine, » dit Jean-Yves.

« Des sous, je ne sais pas, dit Paul tout sourire, mais on a l'autorisation préfectorale, et la Mairie va prêter des vigiles.

— Ah ! Bien !

— Ah c'est bien !

— Enfin ! » Les exclamations fusent et les quatre se regardent avec satisfaction.

« Eh bien, on n'a plus qu'à fabriquer les flyers, dit Suzanne. Tu veux que je m'en occupe, Jean-Yves ?

— Non, non, vous avez assez de travail ici, je vais m'en charger. Il me manque simplement la tête de Corneille, tu peux me l'envoyer ? Puis je dirai à Ginette de les tirer. Combien d'exemplaires ?

— Je ne sais pas, une centaine ? » Il se tourne vers Paul :

« Tu veux qu'on revoie le texte ?

— Non, dit Paul. L'histoire du lycée n'a pas changé depuis le mois de juin. J'ai rentré tes corrections, de toute façon.

— Tu vois, tout est prêt, vas-y. Je dois dire que je m'attends à deux semaines plutôt chargées avant l'événement, je ne serai pas très disponible. Tu as pu constituer une brigade de profs pour guider les groupes de visiteurs ?

— J'ai des noms fermes... J'en reparlerai à la prérentrée. Il va falloir organiser une séance d'information.

— Ah, ah, les profs vont apprendre leur leçon », rigole Daniel en faisant circuler une boîte de bonbons – dont il est seul à se servir.

« Les profs d'histoire des arts ? », dit Paul.

« Tous présents, mais ça ne fait que cinq personnes, il vaudrait mieux le double. Il y a aussi Madeline, Elsa, Céline, mais elles ont peur de ne pas y arriver, de dire des bêtises ou de ne pas pouvoir répondre aux questions.

— Leur leçon, leur leçon », chantonne Daniel en avalant un caramel.

« Je ferai un appel demain à la plénière, et je distribuerai ton texte aux volontaires, Paul. Combien d'exemplaires pour le flyer ? Cent alors ?

— Bah, s'il en reste, cela pourra resservir, dit Suzanne, au banquet par exemple.

— Ou à la Nuit blanche », lance négligemment Paul.

Les trois autres le regardent, qui sourit, satisfait de son petit effet.

« Figurez-vous que j'ai une bande d'amis théâtraux. Ils jouent en amateurs dans des maisons de retraite ou des écoles primaires. L'autre jour je les ai vus répéter des extraits de Molière, façon spectacle de foire, avec des intermèdes de jonglerie ou de petits tours de magie. Ça m'a donné l'idée qu'ils pourraient faire de même avec des scènes de Corneille, dans quelques lieux du lycée, pendant la Nuit blanche.

— Ah, ce serait drôlement sympa, dit Suzanne, mais... Ouvrir la nuit ?

— J'en ai parlé à Marin, elle est partante pour faire le dossier. On ouvrirait de dix-huit heures à vingt-trois heures par exemple. Elle a déjà téléphoné au Maire et au Préfet. Il faudra aussi plein de gens pour surveiller...

— Ça se jouerait où, les saynètes ?

— Je ne sais pas, au réfectoire, dans la cour, sous les arcades, dans le hall... On ne manque pas d'endroits... Dans le jardin, s'il fait beau... »

Les idées commencent à fuser, et Jean-Yves attrape une feuille pour prendre des notes. Ils sont rodés à ces réunions de travail pour la préparation du 250^e anniversaire du lycée. Ces quatre-là en sont les piliers de l'organisation. Daniel ne s'en serait peut-être pas spontanément mêlé, car, dans le fond, il se moque un peu de l'événement, mais la plupart des réunions ont eu lieu au CDI, Suzanne s'est activement impliquée, il a suivi le mouvement. Il doit reconnaître que, tout compte fait, il est attaché à cet établissement où il va bientôt terminer sa carrière. Se posant volontiers en retrait, il a pu observer la manière dont le groupe de travail a évolué. Au début, les réunions ouvertes à tous les volontaires se faisaient par convocation sur l'intranet. Au fil du temps, les participants étant de moins en moins nombreux, on est devenu moins formel. Et désormais, il semble qu'ils se soient transformés tous les quatre en comité de pilotage officiel, avec en parallèle Escudé, l'intendant, qui gère les sous, Marin, la proviseur, maître à bord, toujours partante pour de nouvelles initiatives, et par politesse car elle ne veut pas trop en faire, Michèle Pastor, la proviseur adjointe. Mais les deux véritables maîtres d'œuvre sont Paul et Jean-Yves. Celui-ci, prof d'histoire-géo et d'histoire des arts à Pierre-Corneille depuis des années, est une personnalité respectée. Souriant, discret, d'humeur égale, d'une politesse exquise avec chacun, il se tient à l'écart des groupes constitués, loin des amitiés et des inimitiés. Il est aimé de ses élèves et travaille beaucoup. Paul est un mystère, même s'il semble le garçon le plus ouvert et le plus communicatif du monde. Les trois autres l'ont vu grandir et s'affirmer, de sa Seconde à sa Terminale au lycée ; il passait alors tout son temps libre au CDI. Il lisait beaucoup, il était gentil, curieux, il aimait bavarder avec Suzanne et Daniel, les aider dans de petites tâches. Comme il était élu des élèves, dans sa classe, puis au Conseil de la Vie Lycéenne, et bientôt au Conseil d'Administration, comme il était actif et sociable, comme il passait pas mal de temps dans les bureaux de l'administration et laissait traîner ses oreilles, il avait fini par être

extraordinairement bien informé sur tout ce qui concernait le lycée, et dès sa Terminale, les gens se tournaient vers lui pour un renseignement le concernant. Il avait entamé ensuite un cursus d'histoire à la fac, mais revenait régulièrement au lycée. À l'arrivée de Marin, quand il avait été question de rénovation profonde des lieux et de l'anniversaire, Paul était en mastère, il rédigeait un mémoire sur l'histoire de ce vénérable établissement, il était incontournable. D'ailleurs Marin l'aimait bien, elle lui avait volontiers ouvert les archives. Plus tard, elle s'était bien amusée de le voir discuter pied à pied avec l'architecte des Monuments historiques sur tel ou tel point de la rénovation, – on ne pouvait tout de même pas placer une armoire électrique dans une niche certes vide, mais qui était au XVIII^e siècle, prévue pour qu'on y place un buste du roi ! Marin avait appuyé Paul, les plans avaient été revus, la niche est toujours vide, mais intacte. Paul sait tout, désormais, sur les pavés de la cour principale, les aménagements successifs du jardin, les peintures des couloirs et les lambris de la bibliothèque des profs, les chiens-assis des toits. Les pavés, justement, ont fait l'objet d'une autre bataille, avec la Région cette fois. À l'origine, avait découvert Paul aux Archives régionales, les allées du jardin étaient pavées de marbre, et la cour principale de petits pavés ronds de granite rose. Plus tard, alors que d'un côté le marbre se fissurait et se dégradait dans l'indifférence générale, de l'autre, les pavés avaient été au début du XX^e siècle noyés dans une chape de ciment, pour permettre des cours de gymnastique et des parties de basket. Mais ils étaient toujours là, et les cours de gym se donnent désormais au gymnase voisin, aussi Paul a-t-il convaincu Marin de les faire dégager. Elle l'a suivi, là aussi, et cette fois, les Monuments historiques ont appuyé le dossier, la Région a dû céder... Et Marin, Pastor, Escudé, qui logent sur place, ont maudit Paul plus d'une fois pendant l'été, rythmé par les marteaux-piqueurs d'abord, puis par le bruit clair mais sonore des coups donnés par les tailleurs de pierre réparant les pavés abîmés.

Paul est tombé en amour avec le lycée à son entrée en Seconde, a appris avec ravissement les mots pour le décrire pendant les cours d'histoire des arts, il se sent vraiment chez lui sous les vénérables arcades. Chez lui, ses parents, on ne sait pas, il n'en parle jamais, mais s'il pouvait, il élirait domicile dans une des soupentes où il a fait transporter de précieuses archives découvertes dans les caves un peu humides, pour les protéger – encore lui arrive-t-il, les soirs d'orage, de s'inquiéter, pourvu qu'il n'y ait pas de fuite sous les ardoises ! Il a passé les concours d'enseignement et se retrouve désormais professeur lui-même, affecté

dans un collège lointain. Mais tous ceux qui le connaissent savent qu'il vise un poste à Pierre-Corneille dès que ce sera possible.

En quittant le CDI, Paul s'attarde un instant sur la coursive, regardant les arbres ensoleillés, et trois étages plus bas, la jolie cour pavée dont il est fier. Son nouveau collègue n'est qu'un cube de béton anonyme et rébarbatif. Ici, les lieux ont une âme.

Au même moment, au rez-de-chaussée, l'Intendant, la Proviseur et son adjointe tiennent leur dernière réunion préparatoire avant la rentrée des profs. Ils sont ce jour-là, chacun à sa façon, satisfaits. Soulagés par la fin des travaux, d'abord, qui ont bouleversé toute la vie du lycée pendant plus de deux ans, et fait beaucoup de bruit et de poussière pour les résidents. Satisfaits du coup d'accueillir profs puis élèves dans un beau cadre sécurisé. M. Escudé a en outre reçu de très jolies sommes de la Région, pour les crédits pédagogiques, le CDI, l'achat de matériel de bureau, sans parler d'une flopée d'ordinateurs et de tableaux numériques à installer. Tous se souviennent que trois ans plus tôt, il avait fallu fermer deux semaines en plein hiver, le temps de faire rafistoler la vieille chaudière. Michèle Pastor, fille du Sud dont elle revient toute bronzée, son accent chantant ravivé, n'est pas si contente de reprendre le travail, mais le soleil brille sur les vitres nettoyées du bureau, elle a le soir un rendez-vous... prometteur. Ce matin elle s'est en se réveillant sentie assez énergique pour faire sa gym, comme elle se l'est promis, et elle est quasiment prête à reprendre sa cohabitation un peu compliquée avec Marin. Celle-ci pour le moment rassemble en pile bien nette des dossiers épars sur son bureau, c'est l'ordre du jour.

Ils passent rapidement les deux premiers points. Il manque deux agents de nettoyage, Escudé va téléphoner à la Région et crier un peu, sinon le lycée tout propre redeviendra rapidement poussiéreux. Un surveillant a prévenu la veille que finalement il ne prendra pas son service : Escudé encore. Il prend note en soupirant. La commission de sécurité passera la semaine suivante : à Marin de s'y coller. Côté profs, pas de nouvelles, bonnes nouvelles, apparemment tout le monde rentre de vacances en bonne santé. Un groupement d'heures en histoire-géo s'est transformé en poste pour un stagiaire : il faut lui trouver un tuteur ou une tutrice, Pastor pense à Antoine Laisné, Jean-Yves Ménez ayant trop de travail avec l'anniversaire.

Christine Marin va aborder un autre sujet quand Pastor la coupe :

« Au fait, j'ai reçu un appel de Stendhal ce matin. Ils veulent nous envoyer un élève.

— Quelle section ? » demande Marin en faisant la grimace.

— TL histoire des arts.

— Mais, elle est pleine, non ?

— Ils sont 33...

— Ah merde, je ne peux pas refuser ! J'appelle tout de suite, si vous permettez ».

Se levant, elle passe derrière son bureau et décroche le téléphone, demandant à Nicole de lui passer le Proviseur de Stendhal. Escudé et Pastor attendent en feuilletant leurs dossiers. La conversation est brève, Marin revient s'asseoir en résumant :

« C'est un déménagement de dernière minute. Dossier correct. Affecté à Stendhal, mais comme le gamin fait histoire des arts, il vient ici. La TL à 34... Les profs vont râler.

— Espérons que le Rectorat n'envoie plus personne ! »

Ils ont en mémoire le cas de cet élève en probation après une affaire de drogue, affecté d'office et qui avait mis le souk toute l'année dans sa classe et au-delà. C'est la plaie, ces affectations de dernière minute. Il est arrivé à Pastor ou Marin de mentir sur leur nombre d'élèves, « oubliaient » de mentionner des places libérées par des redoublants qui ne se sont pas réinscrits, histoire de dire « plus de place, désolée ». Mais en réalité il y a peu d'échecs au bac, les recalés se réinscrivent vraiment, et les classes atteignent la barre fatidique des 35.

Marin attrape le plus gros dossier.

« Nous aurons donc, en plus des journées du Patrimoine, la Nuit blanche », attaque-t-elle, s'empressant d'ajouter :

« La Mairie nous prête trois vigiles de sécurité pour les deux occasions. J'ai négocié les horaires avec la Préfecture. Au Patrimoine, nous ouvrirons le samedi comme convenu de dix heures à seize heures, et la Nuit blanche aura lieu de dix-huit heures à vingt-trois heures ou minuit, selon l'affluence.

— Que verra-t-on, à la Nuit blanche ?

— Paul va me présenter à une petite troupe de théâtre amateur. Ils donneront ici et là des scènes de Corneille, comme vous pouvez penser, et il y aura des intermèdes de bateleurs dans la cour, ou dans le hall s'il ne fait pas beau.

— L'expo sera prête ? », demande Pastor.

« Ça, je ne sais pas. On reste sur le partage négocié dès le début : nous nous chargeons de l'administratif et le Comité du contenu. Pour l'expo photo, je crois que c'est Claudine ou Isabelle, ou les deux.

— Il faudra leur demander demain où elles en sont. »

La matinée avance doucement et le soleil tourne dans le grand bureau où les trois administrateurs épuisent la longue liste des choses à faire. L'habitude aidant, ils vont cependant assez vite, et chacun repart bientôt avec une liste de coups de fil à donner, de courriers à rédiger, de questions à poser, de dossiers à remplir. À la fin, il est plus de midi. Escudé prend le chemin de son bureau, Pastor monte chez elle, Marin fait un dernier point avec sa secrétaire et sort dans le jardin. C'est la partie « Cour d'honneur » sur quoi débouche le hall d'entrée, lui-même majestueux, avec ses parquets et ses lambris, d'où partent un couloir de chaque côté et un large escalier. Les parquets frottés et vitrifiés brillent, les murs sont repeints de frais, et il n'a jamais paru si vaste et si clair. Il est clos côté cour par un mur de vitres – propres pour une fois – dans lequel s'ouvre une porte-fenêtre qui permet de descendre par quelques marches au jardin.

Ce jardin à vrai dire est constitué de peu de choses. Au centre une vasque dont le dauphin dressé, rénové lui aussi, crache un petit jet d'eau, entourée de quatre parterres gazonnés et plantés d'arbustes et de fleurs, de manière un peu désordonnée. Ce lieu a été le premier coup de cœur de Christine Marin à son arrivée. En ruines, abandonné, la fontaine muette, il n'était qu'un fantôme de jardin, le souvenir de ce qu'il avait pu être. Seul un rosier magnifique, aux grosses fleurs jaunes, refusait la décadence générale et fleurissait avec vigueur. Dès qu'elle en trouva le temps, Marin décida de revoir les choses. Elle eut avec le chef des travaux de longs entretiens. Un des agents avait travaillé aux parcs et jardins de la ville, il avait quelques connaissances : à eux trois, ils pensèrent la renaissance du lieu. Ils conservèrent évidemment le buisson de roses, et firent des espaces simples, des allées sablonnées, plantèrent un arbre de Judée, un seringa, des lilas. Au moment de la rénovation, l'architecte a amené un docte paysagiste, qui voulait tout revoir dans le style d'un jardin à la française avec bordures de buis taillé et symétrie absolue, ce qui supposait l'arrachage du rosier. Le sang de Marin ne fit qu'un tour, mais le rosier fut sauvé par Paul, encore lui, qui fit remarquer qu'à la date de construction du lycée, ce style était passé de mode. Le paysagiste fut défait, le rosier demeura, le jardin prospéra. On planta un pommier du Japon pour sa couleur, un chèvrefeuille fut invité à grimper dans le coin d'un mur, une vigne vierge de l'autre côté. Cela n'a finalement guère de style, mais c'est un lieu accueillant, qui sourit aux visiteurs à travers les vitres du hall, et où viennent fumer les profs, s'asseyant sur un des quatre bancs ou sur le muret qui le borde. Il est en effet séparé de la cour principale par un petit mur

de pierre, puisqu'il est en contrebas. Les élèves ont l'autorisation de fumer assis sur ce petit mur. Cela a fait polémique, évidemment. Pas pour les adultes, puisque le jardin, extérieur, est nettement séparé de la cour de récréation ; mais concernant les élèves... Les parents ont fait connaître leur désaccord lors d'un Conseil d'administration particulièrement houleux. Marin a répondu préférer garder les élèves dedans, plutôt que de les voir se rassembler dans la rue à l'heure des inter-classes : et un attentat qui a eu lieu, une voiture fonçant dans la foule, a fait taire tous les grognements. Marin, elle, fume généralement dans son bureau, en compagnie de sa secrétaire, et parfois d'un prof venu la voir, et qui en profite pour allumer sa clope. Sinon, elle va souvent dans le jardin, mais en dehors des horaires des profs, pour ne pas les déranger sauf quand elle veut faire circuler une nouvelle. Cet endroit paisible est une formidable caisse de résonance pour les rumeurs et les on-dit : les informations annoncées à la récré de dix heures dans le jardin sont connues de tout l'établissement, élèves compris, avant la récré de seize heures.

Assise sur le banc proche du buisson de menthe dont elle aime l'odeur, Marin pense vaguement à la rentrée du lendemain, à son petit discours pour accueillir les nouveaux, aux réunions à animer. La journée sera bien pleine. Tant de petites choses à faire. Demander à Nicole de tirer le programme du 25^e anniversaire pour les profs en ajoutant la Nuit blanche... Justement Nicole arrive :

« Excusez-moi, Madame, mais j'ai dans le bureau un stagiaire qui arrive.

— Un stagiaire ? De quoi donc ?

— Maths.

— Oh, la barbe ! Stephanie va être furieuse, elle ne voulait pas faire de tutorat cette année ! » maugrée-t-elle en suivant Nicole dans le hall.

1^{er} septembre

Quand on débute comme prof, la prérentrée, c'est excitant mais effrayant. On débarque, de nouveaux lieux, trop de gens, trop d'informations à mémoriser, et, bien sûr, la peur. Rien à voir avec la peur que l'on a connue élève. Maintenant c'est sérieux, on ne rigole plus, il faut passer de l'autre côté du bureau, et ce ne sont pas les souvenirs des quatre exposés faits au lycée qui vont aider. Désormais, on est responsable de ses classes, on a peur de mal faire, peur des élèves, peur de ne pas y arriver. Après, peu à peu, la routine s'installe, on n'a plus vraiment peur, ou alors des peurs raisonnables : peur que l'exercice soit trop facile ou trop difficile, peur de ne pas savoir conduire clairement une explication... La prérentrée devient une routine ennuyeuse avant le début de ce qui est vraiment intéressant. C'est du moins ainsi qu'Isabelle voit les choses. La veille de la prérentrée, elle extirpe son petit cartable de dessous la commode où elle l'a relégué en juillet après le bac, pour le dépoussiérer. Outre de quoi écrire et son agenda, il lui faut de quoi prendre des notes, elle attrape un petit cahier qui servira toute l'année pour les diverses réunions. Son sac à main aurait suffi, mais elle sait qu'on lui donnera une pochette pleine de papiers, un épais dossier en fait, dont elle jettera les trois quarts le soir même : liste des profs, des élèves, règlement intérieur (jamais lu !), autres listes, liste de listes. Pour le ranger, il vaut mieux le cartable, sous le bras, c'est galère. Et puis, c'est symbolique : elle retourne au travail, elle prend son cartable, c'est tout.

Isabelle retourne au lycée sans déplaisir – ni plaisir excessif. Dans sa déjà longue vie de prof elle est passée par plusieurs étapes. Jeune, dans un collège difficile de banlieue lointaine, elle a ressenti enthousiasme et excitation la première année (la peur aussi). Les années sui-

vantes, elle a connu des émotions fortes, parce que le quotidien était violent, mais d'un autre côté, les collègues étaient sympas, elle s'était fait une bande d'amis. On se serrait les coudes. Depuis son arrivée à Pierre-Corneille, et ça fait un bail, elle envisage la rentrée comme le retour à la vie, après des vacances certes salutaires, mais bien solitaires. À moins de cinquante ans, Isabelle est veuve, et son unique fille est partie à l'étranger. Elle a des amis, elle aime voyager, elle va dans sa famille... Mais le lycée, cela veut dire les élèves, et les élèves, c'est la vie.

Isabelle ne fréquente pas beaucoup ses collègues, à Pierre-Corneille. Le lycée est en ville, pas entre deux champs de betterave comme son premier collègue. Ni hostile ni spécialement amicale, elle salue tout le monde, ne raconte sa vie à personne, et n'incite personne à raconter la sienne. Sauf Claudine. Claudine enseigne l'histoire-géo et Isabelle le français. Elles ont souvent partagé les mêmes classes, surtout des Secondes, et chacune a reconnu en l'autre la même manière de travailler, de parler aux élèves, d'envisager le métier. Elles ont commencé à construire ensemble des projets bien avant que cela ne devienne obligatoire, partant par exemple d'un roman de Balzac ou de Zola pour un travail sur Paris. Quand on a imposé les Travaux personnels encadrés, elles se sont portées volontaires et ont animé avec plaisir des groupes inventifs. Isabelle et son mari ont été invités chez Claudine et Bernard. Les deux hommes se sont plu, aussi les quatre se sont-ils assez souvent rencontrés. Et puis il y a eu ce stupide accident, cette moto qui roulait trop vite et n'a pas pu s'arrêter au passage pour piétons. Claudine et Bernard ont soutenu Isabelle, l'ont aidée, sincèrement désolés. Isabelle a beaucoup souffert, elle a été accablée de papiers, de démarches ; elle a tenté de faire face pour sa fille, qui commençait une vie d'étudiante. Au lycée, au moins, il y a de l'espoir, de l'avenir, y compris pour elle. Quand une nouvelle section d'histoire des arts a été créée, Isabelle et Claudine s'y sont impliquées tout naturellement et depuis quelques années, forment un binôme indiscuté en Seconde, sans parler de leurs cours en Terminale.

Isabelle a donc un certain plaisir à retourner au lycée, mais elle zapperait bien volontiers la prérentrée, avec ses questions incontournables (« alors, les vacances ? »), les réunions avec Marin (« Cette année le taux de réussite au bac est de 96 % pour l'ensemble des sections » – applaudissements – « et il faut souligner la réussite à 100 % de la section L » – nouveaux applaudissements, sifflets). Puis Marin allait détailler le nombre d'élèves par classe, et ça oscillait entre 33 et 36, pas un scoop. Puis la réunion des profs principaux de Seconde, avec les questions

récurrentes sans intérêt (faut-il faire un bulletin de demi-trimestre en octobre ? Va-t-on organiser des devoirs communs ?). Cette année au moins, après la rénovation des lieux, on entre dans les festivités du 250^e anniversaire, il y aura un peu de nouveau. Isabelle et Claudine ont déjà préparé les visites de la journée du Patrimoine, par exemple. Il faudra en reparler à Jean-Yves, du reste. Un dernier coup de chiffon, le cartable est prêt. Au dernier moment, elle glisse dedans un petit roman de Jim Thompson : on ne sait jamais. Isabelle ne sort pas sans lecture.

Claudine, elle, doit prendre l'escabeau pour récupérer son cartable, qui est sur l'armoire. Évidemment, il est poussiéreux, il faut l'essuyer, et même, se dit-elle, le cirer, le cuir est sec. Elle le considère après avoir enlevé la poussière avec un torchon. Un peu passé, un peu éraflé, il a beaucoup vécu, c'est ce qui fait son charme désormais. Elle hausse les épaules. Vieux et usé comme toi, se dit-elle. Et ce n'est pas un coup de cirage qui va arranger ça. C'est plutôt toi qui y es, dans le cirage. Elle ricane toute seule. Elle laisse le cartable dans un coin, attrape son sac à main habituel. Elle a mal dormi, les yeux lui piquent. À chaque fois c'est pareil, et elle ne sait pas pourquoi elle dort si mal les veilles de rentrée : elle est pourtant loin d'être impressionnée par les élèves ! Elle a fini par conclure que c'est de l'excitation, et cela la fait sourire. Bernard lui crie qu'elle va être en retard, depuis la cuisine où il finit son café. Elle regarde sa montre, en effet il faut se dépêcher pour son rendez-vous avec Isabelle. Bernard jubile, bien qu'il essaie de le cacher un peu, car il traîne encore en chaussons : prof lui aussi, il inaugure sa retraite avec joie, plein de projets de sorties, de rencontres avec des amis, de travail associatif. Elle l'envie, et en même temps, s'inquiète de ce que pourra être la retraite pour elle. Elle en a beaucoup d'appréhension. Bernard lui fait valoir qu'ils pourront partir pour de petits voyages, bien moins chers que pendant les congés scolaires, mais enfin on ne part pas toute l'année. Elle se secoue, jette un coup d'œil dans la glace, essuie un peu de bleu qui a bavé sur la paupière, donne un coup de brosse, et part en vitesse.

Isabelle vient de commander quand elle arrive, un peu essouffée. Les deux femmes s'embrassent.

« Un bel été ? dit Isabelle. J'ai reçu votre carte, merci.

— Écoute, on a beaucoup aimé ce qu'on a vu de la Pologne. Faut que je te dise, j'ai pensé à toi, une fois... » et Claudine se lance dans une anecdote concernant des logeurs, dans un bled paumé, et Isabelle ne voit pas bien le rapport avec elle, mais suit le récit avec plaisir. Elle regarde son amie tout excitée, elle s'amuse. Claudine a un beau visage,

des yeux très bleus, elle est toujours maquillée à la va-vite, ça déborde un peu, mais sa conviction quand elle parle, son ton entraînant, font oublier cela.

« Et toi, l'Espagne ? Tu as aimé Salamanque ? Et ta fille ? »

Isabelle a aimé Salamanque, oui, beaucoup, où elle est partie surtout pour aider sa fille à trouver une location pour son année d'Erasmus.

« Des Erasmus, y'en a plein la ville, dit-elle, ça grouille de partout, et c'est très sympa tous ces jeunes qui parlent toutes les langues. Et je ne te parle pas de la cathédrale ou des palais, tu connais, c'est magnifique. »

Claudine lui a vanté la ville en juin.

« Elle est bien installée alors ?

— Pas mal. On lui a trouvé une colocation pas trop chère près des remparts, c'est petit, mais elle aime bien je crois. Elles sont trois filles, une Anglaise, une Américaine, et elle. Figure-toi que l'Anglaise était sur le point de lâcher un boulot de serveuse, alors elles sont allées ensemble au restaurant en question, et Lola a été engagée trois soirs par semaine. Au black, bien sûr, mais bon. Elle est toute contente, et moi ça me fait économiser des sous.

— Ah c'est bien, il faut ça à vingt ans. »

Elles boivent un peu de café en continuant sur le thème. Depuis la mort de son mari, Isabelle et sa fille se sont plus éloignées que rapprochées, sans grief ni aigreur, simplement chacune a vécu sa vie sans que les deux femmes éprouvent le besoin de s'appuyer l'une sur l'autre. Elles se téléphonent régulièrement, cela leur suffit. Le fils de Claudine est ingénieur et il travaille en Amérique du Sud, ses parents le voient deux fois par an, Claudine en souffre beaucoup, Skype lui a sauvé la vie, mais ce n'est pas pareil. « Ah nous, c'est What'sApp, coupe Isabelle, ils ont tous ça en Espagne ». Claudine voudrait bien des petits-enfants, « Tu comprends, maintenant que je vais être à la retraite, j'aurai du temps », mais ça n'en prend pas le chemin, Thomas est toujours seul – qu'il dit. Quand elles reposent leurs tasses, Isabelle regarde sa montre, il leur reste un peu de temps.

« Alors, comment te sens-tu pour cette dernière rentrée ?

— Ça va, ça va, mais je te préviens, il faut que l'année soit très belle.

— Ça risque de ressembler aux précédentes ! rit Isabelle. Ah, sauf l'anniversaire, c'est sûr.

— Je veux un voyage génial.

— On a dit qu'on allait en Bavière, Munich et les châteaux de Louis II. Ça te va toujours ?

— Oui, bien sûr ; d'autant que je ne connais toujours pas Munich.

— Tu vas voir, c'est beau, et puis côté musées, on n'est pas déçu. Il y en a plutôt trop. On va pouvoir balayer toutes les périodes, il va falloir les préparer un peu pour Louis II.

— Oh, ils vont adorer ! Tu as reçu des devis ?

— Oui, j'en ai un, j'attends l'autre aujourd'hui. Escudé va râler parce qu'il prétend en vouloir trois, mais on va le faire taire, on va prendre la même boîte que l'an passé – mais je te préviens, il va falloir passer la nuit dans un autocar, sinon, macache, on explose le budget. Le train est même plus cher que l'avion. Je te montrerai tout ça dans la semaine, ou je te l'envoie par courriel. » Elle achève de racler le sucre dans sa tasse vide. « À part ça, j'ai eu la réponse du Louvre pour décembre, mais pas pour mars. »

Elles enchaînent sur les visites prévues au cours de l'année, selon le planning constitué en juin. Il y a des détails à mettre au point, elles conviennent d'un rendez-vous dans l'après-midi. Isabelle regarde sa montre :

— « Dis donc, il faut y aller je crois ».

Elles laissent le montant de l'addition sur la table et quittent le café. Dehors il fait beau, la ville vaque à ses occupations, les voitures embouteillent la rue. Jean n'a pas ouvert la porte principale, il faut sonner et attendre : elles voient quelques personnes agglutinées sur l'escalier. En attendant de les rejoindre en traversant la rue, Claudine continue leur conversation :

« Et avec Jean-Yves, pour les Terminales, on fait le point aussi cette après-midi ?

— On va lui dire quinze heures. J'ai pas mal bossé cet été en rentrant de Salamanque. Je suis allée chez mes parents où on s'ennuie, alors j'ai bien travaillé. Je suis au point sur l'Art-déco, je n'ai plus qu'à rechercher des images, et j'ai avancé sur l'archi contemporaine. Reste à décider par quoi on commence et si on fait des sorties. Jean-Yves devait regarder le programme des expos de l'année au cas où. »

Elles traversent, Isabelle balance son cartable façon rentrée en CP. Claudine lui dit :

« Tu as pris ton cartable ?

— Ben oui, pour la pochette de rentrée, l'an dernier je l'avais posée n'importe où et du coup j'avais perdu mon emploi du temps et la liste des élèves ! J'ai été obligée d'aller pleurer chez Pastor...

— Pas bête, je suis bien capable d'en faire autant »

Isabelle regarde la belle façade classique du lycée, les alignements réguliers de fenêtres, les toits d'ardoise mansardés.

« J'espère qu'ils ont fait un bon boulot, les restaurateurs », dit-elle.

Quand elles ont quitté le lycée en juillet dernier, ce n'était qu'un foutoir innommable d'échafaudages, d'escabeaux, de pots de peintures, de bâches et de galeries fermées. On ne pouvait avoir aucune idée du résultat.

« Ils ont travaillé avec les monuments historiques, tout de même.

— Oui, et avec Paul en garde-chiourme, je sais ! » Les deux éclatent de rire. Elles se souviennent de Paul en Seconde, pendant le voyage à Londres, si fasciné par les Horse-guards qu'on avait failli le perdre.

Mais déjà Madeline les aborde :

« Bonjour les filles, comment ça va ? Les vacances ?

— C'est toujours sympa », dit Claudine, et Isabelle en a marre de ces conversations avant que ça commence, alors elle prétexte un détour par les toilettes pour retarder le moment d'aller en salle des profs. Sortant des toilettes, elle s'arrête dans le vaste hall d'entrée. Elle l'a connu noir de crasse, les peintures écaillées, le parquet troué par-ci par-là, raccommodé par des planches de pin clouées. On dirait qu'il est plus grand, se dit-elle. Il est vrai que les vitrages donnant sur le jardin sont bien propres, et la lumière joue sur le parquet ciré, sur les peintures fraîches, sur les moulures du plafond. Il y a même de petits spots masqués pour éclairer les stucs travaillés, et l'ensemble a un air de majesté tout à fait nouveau. Du coup, au lieu de prendre l'escalier qui mène au premier, chemin le plus court pour la salle des profs, elle s'engage dans la galerie de gauche. Elle peut constater les mêmes réconfortantes nouveautés : clarté, propreté. À travers les vitres qui les séparent de la coursive, les salles de classe présentent toutes le même air pimpant. Presque chacune est équipée d'un tableau informatique. Elle cherche le CDI au bout, puis elle se souvient qu'il a déménagé au deuxième. Elle prend donc l'escalier des Tilleuls, ainsi nommé dans le jargon local car son débouché se fait dans l'allée du même nom. Elle trouve facilement le nouveau CDI, mais la porte est close : elle suppose que Suzanne et Daniel sont déjà descendus au réfectoire pour la réunion plénière. Elle longe la coursive du deuxième avant de redescendre d'un étage et de tourner vers la salle des profs. En fait, il s'agit de deux salles reliées par une large porte toujours ouverte. Dans la première, une énorme table centrale, et des chaises. Sur les murs, des séries de placards, un par prof, et un mur de boîtes à lettres individuelles. Le dernier espace restant, côté couloir, est occupé par un

panneau d'information administrative et syndicale, sur lequel Céline est en train de scotcher une affiche syndicale. Dans l'autre salle, de part et d'autre d'une large cheminée inutile, on a installé deux canapés vieillissants, mais bienvenus à l'heure de boire le café acide de la machine. Pour le moment on ne voit pas grand-chose du décor, les deux pièces sont remplies de gens debout, qui parlent entre eux. On entend déjà le bruit de la photocopieuse installée à côté de la cheminée. Les arrivants cherchent des yeux leurs copains, copines, et se précipitent pour la bise et les retrouvailles « Alors, les vacances ? Alors, tu as des Secondes, cette année ? Ah c'est dommage, on ne va pas travailler ensemble... Comment ça va, ton fils ? As-tu des nouvelles de Jean-Marc ? T'as vu, il est beau notre lycée ! » Et ainsi de suite.

Isabelle file discrètement vers son casier, cachée derrière le large dos de Miguel, qui se retourne en rigolant.

« Tu joues au fantôme ? »

Isabelle l'embrasse.

« Mais non, mais tu sais bien, j'ai horreur de ça » fait-elle en montrant l'assemblée d'un geste du bras. Elle le regarde mieux : bronzé, l'air reposé.

« Ta santé ? » dit-elle

« Écoute, on dirait que ça va. En tout cas, j'ai passé un superbe été.

— Chez tes parents ?

— Non, un oncle cette année, dans les Pyrénées. Avec François, on a fait de la randonnée, il a sculpté des bouts de bois, j'ai relu Clarín, c'était parfait.

— Tu as une bonne tête, c'est super.

— T'inquiète, les élèves vont remédier à ça ! » dit-il.

Isabelle est sincèrement contente de ces nouvelles. Miguel, prof d'Espagnol et lui-même né à Madrid, vit avec François depuis longtemps. Ils se sont discrètement mariés l'année précédente, ce que peu de gens savent au lycée. Peu après, Miguel est tombé malade, et on a craint un truc très grave, avant que les médecins ne deviennent plus rassurants. Il a cependant dû s'absenter un bon bout de temps. Miguel fait partie du tout petit cercle des gens avec qui Isabelle parle d'autre chose que des performances et bêtises des élèves. Leur grand truc quand ils sont fatigués, c'est de chercher des nouvelles de la famille royale espagnole sur internet, et de comparer Letizia et d'autres élégantes. Ils aimaient bien la duchesse d'Albe, avec sa vieille tête toute déformée par la chirurgie esthétique et son jeune mari, mais elle est

morte, ils l'ont sincèrement regrettée. Même Ivana Trump n'est pas si moche.

Pendant qu'elle constate que, dans sa boîte, il n'y a rien de plus passionnant qu'un tract du SNES (« Décidément, Céline fait du zèle », se dit-elle), et des papiers de l'année précédente, elle entend soudain un grand cri : « Silence ! Silence là-dedans ». Surpris, les gens se taisent. Ils tournent la tête vers la source du cri, et la voix poursuit un ton plus bas : « J'arrive ici, je suis nouvelle et je ne connais personne. Ce n'est pas franchement mon premier poste, mais je suppose que ce sera le dernier. Moi c'est Fanny Scemama, je suis prof de Lettres. J'ai apporté mon appareil photo et je vous demande de bien vouloir vous laisser tirer le portrait. J'imprimerai les photos et chacun voudra bien la coller sur son casier, comme ça, je, ou d'autres, car je ne dois pas être la seule à patauger, pourrai mettre des noms sur les têtes, ou le contraire. Qui m'aime, me suive, on va se mettre près de la fenêtre ». Pendant ce discours, Isabelle s'est rapprochée pour voir qui parle ainsi, et elle découvre une espèce de montagne rose, enfin une robe fuchsia à volants sur une masse de chair très blanche, un visage rieur encadré de cheveux châtain, avec une mèche violette et une barrette du même rose que la robe. Aux pieds, des ballerines roses. « Ouh », se dit Isabelle sidérée. Les gens rient avec la dame (« Fanny comment, déjà ? »), et commencent à faire mouvement vers la fenêtre.

Isabelle n'a pas du tout l'intention de passer devant l'objectif. Elle sort et se retrouve près de Jean-Yves. Bises. Il a bronzé, ses cheveux déjà blonds ont blanchi au soleil, il respire la forme.

« Dis donc, tu as pris le soleil, en Toscane ! T'étais où déjà ? »

— Lucca. On avait loué en ville et on a passé quinze jours à pester le jour contre les touristes, et le soir à se féliciter d'être là, après leur départ.

— Ah, la place ovale, les petites rues ! Mais j'aime mieux Pistoia tout de même, c'est plus calme.

— Tu ne peux pas comparer. Pistoia est moins intéressante sur le plan architectural, sorti des deux places.

— Oui, justement : la place des trois pouvoirs, comme je l'appelle » Jean-Yves lève un sourcil interrogateur. « Oui, reprend-elle, tu as la cathédrale, le Palazzo Pubblico, et la Banque Monte dei Paschi, tout ça depuis le XV^e siècle, c'est formidable ! »

Ils continuent ainsi leurs petites comparaisons érudites, mais, étant arrivés au réfectoire, ils s'installent dans les derniers rangs des chaises rangées en face de la table derrière laquelle justement Christine Marin

se lève, réclamant le silence d'un geste de la main, tapotant le micro de l'autre. Cependant, son discours est presque entièrement perdu pour Isabelle, qui entend vaguement les pourcentages de réussite au bac, les effectifs des classes. Elle essaie bien de voir qui est qui quand Marin énonce le nom des nouveaux, titulaires et stagiaires. Mais les nommés se lèvent en retard, ou décollent à peine les fesses de leurs sièges... À un moment, elle annonce un nouveau prof de biologie, titulaire qui remplace Henriette, partie à la retraite en juillet. L'assemblée, féminine à 70 ou 80 %, fait « Ahhhh », en entendant un nom masculin. Quand le monsieur se lève, on voit une espèce de rat rose, pauvre de corps et dénué de cheveux, maigrichon et vieux avant l'âge. L'assemblée fait « Ohhhh », et le pauvre homme se rassied tout rouge. Des éclats de rire fusent. Isabelle a vu Fanny Scemama, déjà, comme nouveauté, ça va suffire pour la matinée. Là où tout le monde écoute plus attentivement, c'est lorsque Marin évoque les festivités liées au 250^e anniversaire du lycée. Journées du Patrimoine, Nuit blanche théâtrale, Mardi-gras « Grand Siècle », banquet en mars, à la date d'ouverture du lycée, alors collègue des Oratoriens. Hormis la Nuit blanche, sur laquelle elle se promet d'interroger Jean-Yves, elle est au courant déjà. Mais elle ne peut pas le questionner, parce que justement il est brièvement passé derrière le micro, pour détailler le projet de visites lors des journées du Patrimoine, quinze jours plus tard. Il appelle à une réunion dont il donne la date. Et puis c'est la litanie habituelle qui recommence : les professeurs principaux de Seconde dans mon bureau à quatorze heures, annonce Marin. Isabelle sent vibrer son téléphone, elle vient de recevoir un courriel : elle l'ouvre. C'est Voyages/Espaces, l'agence à qui elle a écrit en juin, qui envoie un devis pour le voyage de classe. Elle va directement au bout des six pages pour voir le chiffre : bien plus élevé que l'autre. Fronçant le sourcil elle remonte dans les informations pour comprendre : ce voyageur les fait partir en avion, alors, forcément, on gagne une nuit de sommeil, mais ça coûte très cher. Justement c'est le tour d'Escudé de prendre la parole, en tant que grand argentier, et il parle des voyages : trois devis obligatoires, une réunion (hop, encore une date à noter) pour coordonner les dates, une réunion (et une de plus) pour choisir les devis. Ça fait déjà quatre réunions prévues dans la semaine ou la suivante.

La salle commence à bourdonner doucement, l'attention se disperse. À vrai dire, chacun attend son emploi du temps. Pauline veut savoir si elle aura son mercredi pour son fils, Madeline veut son vendredi pour aller en province, voir sa mère malade, Marine a un cours de yoga

le jeudi, elle a bien spécifié qu'elle veut sortir à quinze heures, ce jour-là... La plupart des mères de famille ne souhaitent pas venir avant neuf heures, histoire d'emmener les enfants à l'école. Isabelle et d'autres sont intervenus auprès de Pastor et Marin pour que les emplois du temps soient fournis avant la prérentrée, par exemple envoyés par l'intranet, mais elles se sont heurtées à une solide et incompréhensible résistance de l'administration sur ce point. Pourtant, cela aurait permis de régler d'éventuelles difficultés très vite, et surtout, cela aurait sorti les profs de cet état infantilisant d'attente, le même que celui des élèves qui doivent subir la correction du devoir avant de recevoir leur copie, à cela près qu'un devoir raté, ça se recommence, mais si ton emploi du temps ne te convient pas, tu en as pour l'année. Isabelle réfléchit au tour de force que constitue la mise au point d'emploi du temps qui convienne à tout le monde, avec tout un tas de paramètres variés. Pendant ce temps, les responsables syndicaux ont pris la parole pour inviter à des réunions et à des adhésions, face à la politique inacceptable du ministère. Céline notamment est très remontée, Isabelle n'a pas entendu pourquoi, elle lira le tract qu'elle a trouvé dans son casier.

On croit être arrivé au dernier acte, il manque des épilogues. C'est d'abord Gérard, prof de maths, qui prend la parole pour évoquer un nouveau logiciel de gestion des notes, des absences, des bulletins, de la correspondance interne. Ça grommelle pas mal : beaucoup de profs ont eu des difficultés à s'habituer à l'instrument informatique, et changer de logiciel leur paraît un peu rude, surtout quand Gérard ajoute que les protocoles ne sont plus les mêmes, et que, ben, là, il faut avouer qu'ils sont un peu compliqués au départ. Aussi propose-t-il une réunion de formation. Du coup, épilogue de l'épilogue, Madeline se lève, brandissant l'IPad sans lequel elle ne dort sans doute pas, et y va de son discours : elle propose une formation dont elle donne la date, pour les tableaux interactifs numériques dont la plupart des salles ont été équipées pendant l'été. Isabelle n'ira pas : elle continuera à s'en servir bêtement, comme d'écrans de projection. Le brouhaha monte, heureusement que Madeline est dotée d'un bon organe, un peu perçant mais sonore, car on a envie de se dégourdir les jambes, de parler avec les gens, de fumer dans la cour, et surtout, d'avoir son emploi du temps.

Marin donne le signal en souhaitant une bonne année à tous, et on n'entend plus que le raclement des chaises déplacées pour se rendre près de la longue table où sont empilées par discipline les pochettes de rentrée. On pourrait penser que Luca, seul prof d'italien, serait rapidement servi, mais la bousculade vaut celle d'un buffet un jour de

vernissage. Isabelle reste délibérément en arrière, elle se fiche un peu de son emploi du temps, elle n'a pas d'impératifs forts comme d'autres. Au fur et à mesure que les gens obtiennent leur pochette, parfois de haute lutte, ils s'écartent pour aller directement à la fameuse feuille, les jours, les plages horaires, puis les collègues (ça peut aussi saboter une année de devoir travailler avec certaines personnes, ou te soutenir face à une classe difficile si tu es avec des copains). Bref. Une collègue remet à Isabelle sa pochette, qu'elle lui a prise avec la sienne. Isabelle jette un coup d'œil en se dirigeant vers la cour, par l'escalier, et en sortant ses cigarettes. C'est en gros le même que les années précédentes, OK, elle le range. Il fait beau, la cour joliment pavée a un air nouveau et charmant. À l'autre bout, le jardin brille de couleurs et de verdure. Elle aime bien la cour sans les élèves, même si c'est leur présence, envahissante, bruyante et tonifiante qui est nécessaire à ce lieu. Mais justement, par contraste, il est agréable, parfois, de profiter d'un lycée vide d'élèves. Ça lui arrive deux fois par an, le jour de la prérentrée et celui du pot de sortie début juillet.

Elle est rejointe par Denis Guedj, un des deux profs de philo. Il s'assied près d'elle sur les marches qui mènent de la galerie à la cour, au soleil, et ils entament la traditionnelle conversation de rentrée, avec comme points obligés les vacances (Denis est allé en Angleterre et en Ecosse), les emplois du temps, les futurs élèves. Denis lui montre la liste des Terminales dont il va être prof principal, elle en a eu certains en Seconde, elle commente. Mais les adolescents changent énormément en deux ans, et Denis sait faire la part des choses, aussi ne s'attardent-ils pas. Il verra bien. Voyant passer Antoine Laisné, prof d'histoire-géo avec qui il partage une autre classe, Denis s'éloigne pour le rejoindre.

Voici bientôt Claudine, qui ne fume pas, mais vient s'asseoir près d'elle et ferme aussitôt les yeux, renversant la tête en arrière, appuyée sur ses deux bras, profitant de la chaleur encore estivale.

« Ça va ton emploi du temps ?

— Comme l'an dernier, pas de problème. Et toi ?

— Oui, c'est bien, pas de trous.

— Oui, Pastor se débrouille plutôt bien, je trouve.

— Va demander ça à Patricia !

— Qu'est-ce qu'elle a, Patricia ?

— Elle avait demandé son vendredi pour aller voir son copain en province, et là elle bosse jusqu'à quinze heures. Elle est en train de regarder si elle peut mettre au moins ses cours de 13 à 15 à un autre

moment. Mais tu connais Pastor, elle lui a dit de faire un papier, et de ne pas assiéger son bureau.

— Je vois. » Mais Isabelle n'aime pas assez Patricia pour compatir vraiment.

« Je ne savais pas, pour le copain », reprend-elle.

« Si, si, il habite à Rennes, alors elle y va tous les week-ends.

— Comment tu sais ça, toi ?

— Elle me l'a dit.

— Ah ».

Isabelle est toujours sidérée du nombre de potins que Claudine peut lui rapporter. Il faut dire que sa copine est un peu plus sociable qu'elle, tout simplement. Claudine a cette manière qu'ont certaines personnes d'inciter à la confiance, et dont, à près de cinquante ans, Isabelle n'a pas encore percé le secret. Il est vrai qu'elle ne cherche pas très fort. N'empêche que sans Claudine, beaucoup de petites choses dans les relations entre les gens lui seraient demeurées ignorées.

Elles se séparent : Claudine doit préparer des photocopies pour ses premiers cours, et Isabelle veut passer au CDI : elle vient justement de voir Suzanne s'engager dans l'escalier.

Après, il y a le repas, pris tous ensemble dans le réfectoire, un buffet arrosé en apéro de kir et de jus de fruits, puis de cubis de vin rouge. Ce n'est pas mauvais, mais le menu est toujours le même. On s'excite un peu, on retrouve des gens, en fait on s'assied avec des personnes qu'on aime un peu, ou alors par discipline, les anglicistes, comme ça, mettent au point le test des premiers jours, les matheux règlent leurs histoires de calculettes. Ça ne dure pas, il y a les réunions de l'après-midi, la clope à fumer avant, le café de la salle des profs, ou des photocopies à faire. Entre ça, la réunion de profs principaux de quatorze heures, et la longue rencontre avec Jean-Yves et Claudine, l'après-midi est bien avancé quand Isabelle peut prendre le bus du retour. Il fait très beau, elle ne doit pas accueillir ses Secondes avant le surlendemain, elle s'arrête boire un demi à une terrasse près de chez elle, sous les arbres, à regarder passer les gens sans penser à rien.